



## JEAN RATINAUD

TUÉ LE 21 JUIN 1917, A VAUXAILLON (AISNE)

*Promotion 1905 — Lettres.*

Né à Saint-Laurent-sur-Gorre (Haute-Vienne) le 19 juin 1883, élève à l'École normale de Limoges en 1899 et à l'École normale supérieure de Saint-Cloud en 1905, il est nommé professeur à Quimper, puis à l'École normale de La Rochelle en 1907. Admis à l'inspection primaire en 1910, il est nommé inspecteur primaire à Nontron (1911), puis à Lesparre (1913). Il obtient les palmes académiques cette même année, passe brillamment sa licence d'histoire en 1914 et suit les cours d'agrégation de la Faculté de Bordeaux, d'octobre 1914 à janvier 1915, date de son incorporation au régiment. Admis à l'École des élèves aspirants de Saint-Maixent en avril 1915, il est nommé aspirant au mois d'août et sous-lieutenant en octobre 1915. Arrivé sur le front le 8 novembre 1915, il prend part volontairement à plusieurs coups de main (première citation à la brigade), se fait remarquer par sa bravoure aux affaires d'Ablaincourt et du

Pressoir (deuxième citation à la brigade, novembre 1916). Il est évacué quelques mois à la suite d'une laryngite aiguë, revient au front en 1917, est engagé dans la bataille de l'Aisne, et tombe mortellement frappé à Vauxaillon, le 21 juin 1917. Une citation au corps d'armée couronne douloureusement sa vie. « Officier du plus grand mérite, d'une bravoure froide et raisonnée. A arrêté par une contre-attaque partielle l'ennemi menaçant. Blessé légèrement, ne s'est pas fait évacuer. A été tué le lendemain à son poste d'observation. »

Il fit une profonde impression sur tous ceux qui l'approchèrent. Ses élèves regrettent cette intelligence à la fois si vaste et si souple. Ses amis et ses soldats pleurent son grand cœur si jeune et si sensible, qu'il nous semblait avoir toujours vingt ans.

Je le vois, venant à l'École normale, le dos légèrement voûté, d'une démarche alerte et nerveuse. Ses heures de cours étaient aimées entre toutes. Il causait, le geste caressant, avec une chaleur persuasive dans la voix, un éclair lumineux dans le regard. Il nous disait son amour du passé, son culte pour les vieilles pierres chaudes et dorées de notre Rochelle, sa passion pour la musique. Et les heures s'illuminaient sous son charme. Il avait l'art d'intéresser. Lui-même s'intéressait à tout. Sa vieille curiosité s'excitait et se réjouissait à chaque nouveau sujet. Et cet éclectisme se nuancait de finesse et rayonnait de foi.

Car par-dessus tout il eut le pouvoir de parler au cœur, d'éveiller des sympathies, de charger de tendresse le meilleur de ses pensées. Et je songe, avec une douleur émue, à ce don curieux de susciter des amitiés qui faisait la grâce de son commerce. Je me rappelle avec tristesse l'ivresse de notre affection naissante, quand, aux heures troublées de la guerre, nous évoquions l'idée d'être ensemble à souffrir, à lutter, et la joie d'avoir à se sacrifier l'un pour l'autre; en sorte que notre amitié devenait parfois comme une touchante assurance mutuelle contre la mort. Je pleure ce cœur généreux qui, dans les réalités brutales des temps présents, sut conserver un cœur vierge.

Il fut aussi un soldat, au sens strict du mot. La guerre déclarée, il regrette profondément que sa faiblesse physique l'empêche de partir sur-le-champ. Il s'enflamme à la lecture de l'*Appel des armes*. Il multiplie les demandes pour être brancardier. Et c'est un chant d'allégresse, lorsque, en 1915, il est déclaré bon pour le service. Il supporte avec gaieté les ennuis de la vie de caserne et part au front en novembre de la même année au 278<sup>e</sup> régiment d'infanterie. D'emblée, il est estimé de ses chefs, adoré de ses soldats. Il nous a conté la joie qu'il eut un jour dans un secteur tranquille à trouver son abri tout parsemé de roses apportées par ses hommes en témoignage d'amitié. Il écrivit un petit livre sur l'un d'eux, tué à ses côtés, *Mon ami Bernard Liau*. Ces quelques lignes où nous le retrouvons tout entier, vaillant, modeste et affectueux, resteront en témoignage de son grand cœur... Un mois avant sa mort, après avoir quitté sa femme et ses enfants, il songe avec un peu de tristesse au danger innombrable. Mais ce pressentiment ne subsiste pas. D'une jeunesse malade, il a gardé un certain détachement envers la mort, et de retour au front il ne pense plus qu'à la formidable bataille en cours et à la joie de retrouver ses hommes « qui pleuraient en le revoyant ». Il tombe le 21 juin 1917, à 8<sup>h</sup>30 du matin, tué sur le coup par un 150.

Il semble à ses amis, depuis qu'il n'est plus, que l'avenir s'est assombri. Je pleure, comme l'affection d'un frère, cette amitié fine, clairvoyante, inquiète, qui savait juger, consoler, aimer. Je pense avec douleur à ce voyage que nous devions faire un jour dans le Limousin. Ce sera, hélas ! un pèlerinage à sa tombe.

R. COLLIN.

Jean Ratinaud a été fait chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume.

---